CRITIQUE, opéra. LYON, opéra national, le 18 mars 2025. BATTISTELLI : 7 minutes. N. Petrinsky, N. Beller-Carbone, J. Daviet… Pauline Bayle/ Miguel Perez Inesta.

Que vont décider les 11 ouvrières à qui leur patron propose de renoncer à leur pause quotidienne de 7 minutes pour sauver leur usine ? Cette angoissante question est le sujet de l'opéra précisément intitulé « *7 minutes* » de Giorgio Battistelli – qui est donné à l'Opéra Lyon comme 3ème ouvrage dans le cadre de son Festival de Printemps (aux côtés de *La Forza del destino* et de *L'Avenir nous le dira* de Diana Soh). Comme si on était dans un exercice de télé-réalité, le compositeur a voulu mettre en musique les échanges verbaux « réels » entre les onze femmes en colère. Mais l'exercice est difficile. En effet, le débit du chant n'est pas aussi rapide que celui de la parole. Les dialogues n'ont pas la vigueur attendue. Ils ne nous accrochent pas. Ce n'est que vers la fin que le spectacle acquiert une certaine intensité. Et cela permet finalement de soulever les applaudissements.

L'histoire de ces « *7 minutes* » est inspirée de celle, réelle,

de la révolte des employées de l'entreprise Lejaby à Yssingeaux en 2012. On se souvient des larmes de leur déléguée au journal de 20 heures de France 2. L'histoire a été transposée sur scène par un auteur de théâtre, **Stefano Massini**. De là s'en est suivi l'opéra de Giorgio Battistelli. Mais la différence entre le théâtre et l'opéra c'est que, dans le premier cas, on peut reproduire avec exactitude le dialogue parlé. Pas dans le second. Le compositeur a eu beau utiliser des mélodies hachées, avec des changements brusques d'intervalles, on ne perçoit pas vraiment la violence des débats, des insultes, des invectives. Dans l'expression musicale, il ne fait pas de différence entre une phrase banale comme « *Donnes moi une cigarette* » et une exclamation angoissée comme « *Ils vont toutes nous virer !* »

Les chanteuses font leur maximum pour défendre leurs personnages, en particulier l'interprète du rôle de Mireille, **Jenny Daviet,** qui nous est apparue la plus combative du groupe. Notre admiration va aussi à **Natascha Petrinsky** qui, chantant quasiment en permanence, incarne Blanche, la déléguée du personnel. Elle appuie ses arguments sur de beaux sons graves. Vive comme un feu follet, la benjamine du groupe, **Elisabeth Boudreault** (Sophie), fait briller l'éclat de sa jeunesse par son soprano colorature. Annoncée souffrante, **Shaked Bar** a néanmoins parfaitement assuré son rôle de Rachel. **Giulia Scopelliti**, vêtue d'une robe de cocktail, au milieu de ses camarades en pantalon, incarne une Agnieszka touchante, terrorisée par l'idée de perdre son emploi. **Anne-Marie Stanley** impose dans son *solo* du III son personnage de Mahtab. (« *Mon sentiment c'est que vous, vous commencez à connaître la peur...* »). Cette belle distribution est complétée par **Sophia Burgos, Eva Langeland Gjerde, Jenny Anne Floryn** et **Lara Lagni.**

Tout cela est bien mis en scène par **Pauline Bayle,** dans un décor unique qui est un coin d'usine, tandis que **Miguel Pérez Iñesta** dirige efficacement l'orchestre – ainsi que le **Chœur de**

l'Opéra national de Lyon… mais là, pas de problème, le choeur a été enregistré et est diffusé par bande !

A la fin, dans l'histoire, les votes pour la reprise du travail étant équilibrés, tout dépend de la dernière votante, Odette, laquelle est efficacement interprétée par **Nicola Beller Carbone**. Le suspens est à son comble. Si elle vote oui, l'usine reste ouverte, si elle vote non, elle ferme. Que va-t-il se passer ? Le rideau tombe… Deux heures se sont écoulées. Ces « *7 minutes* » ont, en effet, duré deux heures…

CRITIQUE, opéra. LYON, opéra national, le 18 mars 2025. BATTISTELLI : 7 minutes. N. Petrinsky, N. Beller-Carbone, J. Daviet… Pauline Bayle/ Miguel Perez Inesta. Crédit photo © Jean-Louis Fernandez

---

CRITIQUE, opéra. LYON, opéra national, le 17 mars 2025. VERDI : La Force du destin. H. Sabirova, R. Massi, A. Granbaatar… Ersan Mondtag /

Daniele Rustioni

Dans cette *Force du destin* de Giuseppe Verdi, dans le cadre du Festival de Printemps de l'Opéra de Lyon, deux protagonistes forcent l'admiration : le baryton Ariunbaatar Ganbaatar et le chef Daniele Rustioni. Ce sont les héros de la soirée. Le chanteur venu de Mongolie fait une entrée fracassante dans le monde des chanteurs verdiens. Sa scène du III (« *Urna fatale* ») est un des grands moments du spectacle. Quant au chef, il conduit son orchestre avec une précision et un panache exemplaires. Au moment des saluts, lorsqu'il est arrivé sur scène, la salle s'est levée. C'était l'apothéose d'une grande et belle soirée.

Si ces deux protagonistes forcent l'admiration, le metteur en scène **Ersan Mondtag**, lui, force l'imagination. On s'interroge sur ses intentions. On comprend, certes, qu'il veut évoquer l'époque expansionniste de l'Espagne en Amérique du Sud et l'exploitation des Incas. Cela a des relents de colonialisme qui ne sont pas sans écho avec la politique internationale actuelle. Mais on se demande quand même pourquoi les femmes sont coiffées d'oreilles de lapin façon *Play Boy*, pourquoi les costumes mélangent les cottes moyennâgeuses et les costumes contemporains (avec épaulettes en pointes, s'il vous plaît !), pourquoi cette abondance de têtes de morts sur tous les éléments du décor, pourquoi l'acte III se déroule dans un théâtre transformé en hôpital militaire, pourquoi, dans la scène finale, des personnages reviennent entourer Léonora, Carlo et Alvaro qui sont censés conclure à trois la tragédie ? Mais malgré ces questions, on a droit à un beau spectacle qui

permet d’éprouver un crescendo d’émotion d’un bout à l’autre de la soirée. C’est bien là le principal…

Le reste de la distribution est de grande qualité. La soprano **Hulkar Sabirova**, venue d’Ouzbékistan, a belle allure avec sa voix large, sonore, à l’aise dans le répertoire verdien. Le ténor **Riccardo Massi** possède un très beau timbre. Il a des passages vraiment émouvants, surtout dans le IV, et d’autres où on le sent à la limite de la voix verdienne. **Maria Barakova** est une éclatante Preziosilla. Le doyen **Michele Pertusi** incarne un superbe Padre Guardiano, et dans le reste de ce beau plateau, citons **Paolo Bordogna** en Fra Melitone et **Francesco Pittari** dans le rôle de Trabuco.

Les **Chœurs de l’Opéra national de Lyon** sont éclatants. Le chef leur donne un élan considérable. Et là, on en revient à l’excellence de Daniele Rustoni. Ce spectacle, c’est la force du destin… et de Rustioni !

CRITIQUE, opéra. LYON, opéra national, le 17 mars 2025. VERDI : La Force du destin. H. Sabirova, R. Massi, A. Granbaatar… Ersan Mondtag / Daniele Rustioni. Crédit photo © Jean-Louis Fernandez

CRITIQUE, opéra. VILLEURBANNE, Théâtre National Populaire, le 16 mars 2025. DIANA SOH : « L'avenir nous le dira ». Alice Laloy (mise en scène), Maîtrise de l'Opéra de Lyon, Louis Gal et Clément Brun (direction)

On ne peut qu'applaudir des deux mains une entreprise qui vise à immerger les enfants dans le monde du théâtre et de l'art lyrique. Voilà une façon de transmettre la passion de l'opéra de génération en génération. C'est ainsi qu'a été réalisé au TNP de Villeurbanne – avec les enfants de la Maîtrise de l'Opéra de Lyon -, un spectacle intitulé *L'Avenir nous le dira* – en ouverture du Festival de Printemps de l'Opéra de Lyon. La compositrice Diana Soh, singapourienne d'origine, est passée par l'Ircam. Le sujet de l'opéra est l'interrogation des enfants sur l'avenir face aux dangers qui menacent le monde. Vaste programme !

Contrairement à ce genre de spectacle monté avec des bouts de ficelle dans des écoles de musique méritantes, ici les grands

moyens du TNP ont été mis à la disposition des enfants en matière de machineries et de décors : une vraie chance pour eux ! L'orchestre n'est pas composé de musiciens mais d'objets sonores fabriqués pour la circonstance – objets tournant, vibrant, frottant, percutant, sifflant, produisant des sons divers… C'est l'apothéose de ce qu'on appelait autrefois la « *musique concrète* » ! Ces objets de toutes tailles sont répartis du sol au plafond sur des échafaudages. Au milieu de cette usine à gaz sonore, les enfants forment un essaim réjouissant qui vole gaîment d'un endroit à l'autre, escaladant les échafaudages, glissant sur des toboggans, se laissant porter par un tapis roulant, ou apparaissant dans des boîtes en carton dont ils percent les parois en papier avec leurs têtes et leurs bras. Tous leurs mouvements ont été scrupuleusement synchronisés par la metteuse en scène **Alice Laloy** – dont on ne peut qu'admirer le travail.

Au plan musical, la **Maîtrise de l'Opéra de Lyon**, dirigé en alternance par **Louis Gal** et **Clément Brun,** « réagit » aux propositions sonores de l'orchestre des machines. Cela donne d'intéressants effets rythmiques, répartis dans l'espace, créant des effets de surprise, des agrégations d'onomatopées, jusqu'à ce qu'une jolie berceuse à la fin prenne le dessus sur les sons mécaniques.

Il manque pourtant quelque chose à ce spectacle : l'intelligibilité du texte. C'est le texte qui porte les interrogations philosophiques et existentielles des enfants. Or, on ne le comprend ni lorsqu'ils chantent ni lorsqu'ils parlent au micro. Cela doit pouvoir être amélioré – du moins pour les séquences parlées au micro. Quelques sous-titres auraient été utiles.

Inutile de dire que dans la Salle Roger Planchon du TNP, remplie des parents et amis des enfants artistes, le succès fut garanti ! *L'Avenir nous le dira* vient rallonger la liste impressionnante des opéras pour enfants qui ont été composés depuis un demi-siècle et dont aucun ne s'est vraiment imposé

en chef d'oeuvre. Quelle sera la destinée de celui-ci ? L'avenir nous le dira… et en attendant, le spectacle sera repris les 4 et 6 avril à l'Opéra national de Lorraine !

CRITIQUE, opéra. VILLEURBANNE, Théâtre National Populaire, le 16 mars 2025. DIANA SOH : « L'avenir nous le dira ». Alice Laloy (mise en scène), Maîtrise de l'Opéra de Lyon, Louis Gal et Clément Brun (direction). Crédit photo © Jean-Louis Fernandez

---

CRITIQUE, festival. MONACO, 55ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (Galerie Hauser & Wirth), le 12 mars 2025. STOCKHAUSEN : « Stimmung ». Neue Vocalsolisten

A Monaco, on est habitué au printemps. L'hiver, le plus souvent, est déjà un printemps. Mais lorsque, chaque année, arrive le *Printemps des arts*, la fête redouble. Ce festival est dirigé par une

personnalité aussi brillante que prestigieuse, le compositeur Bruno Mantovani, membre de l'Institut de France. La manifestation se déroulera cette année jusqu'au 27 avril et rendra hommage, comme il se doit, à Pierre Boulez, pour les cent ans de sa naissance.

Le premier concert, auquel assistait la Princesse Caroline, indéfectible soutien de la vie culturelle monégasque, se déroulait en la Galerie d'art contemporain Hauser & Wirth. Au programme cette œuvre vocale fascinante de **Karl-Heinz Stockhausen** qu'est « ***Stimmung*** ». Une heure de murmures, de chuchotements et d'exclamations sur la note de *Si bémol* ! Une heure hors du temps, envoûtante, hypnotisante, magnétisante, bouleversante. Fantastique début de Printemps !

Au début, six chanteurs (trois hommes et trois femmes), en tuniques blanches, membres des excellents ***Neue Vocalsolisten*** de Stuttgart, montent cérémonieusement sur une estrade. On les voir s'asseoir en cercle, comme pour s'adonner à un rite sacré. Une voix entonne un premier son, le passe en relais à une autre. Peu à peu se constitue un murmure collectif. Toute la salle entre en vibration, les voix étant relayées par haut-parleurs. « *Stimmung* » veut dire accord. C'est en effet sur un accord basé sur la note *Si bémol* que tous les effets sonores se construisent, se font et se défont, s'amplifient ou disparaissent. Le chant s'effectue sur des voyelles mais aussi sur des souffles sur des « *f* » et des « *ch* ». Parfois se forment des mots entiers. On perçoit alors, dans le tourbillon des onomatopées, des noms de divinités, des noms de jours de la semaine, ou encore des bribes de phrases issues d'un poème écrit par Stockhausen (Il paraît que ce poème est érotique… mas rien ne permet sur place de le vérifier !…).

Cette œuvre a une dimension mystique. Elle transforme le lieu en temple. Le public est en communion… presqu'en prière. La

musique frémit à fleur de lèvre, à fleur d’oreille, à fleur de peau. La musique est l’art du temps. L’art du printemps…

CRITIQUE, festival. MONACO, 55ème Printemps des Arts de Monte-Carlo (Galerie Hauser et Wirth), le 12 mars 2025. STOCKHAUSEN : « *Stimmung* ». Neue Vocalsolisten. Crédit photo © Alice Blangero

---

CRITIQUE, opéra en concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 2 mars 2025. WAGNER : Tristan und Isolde. Andreas Schager, Anja Kampe, Georg Zeppenfeld, Ekaterina Gubanova… Orchestre Philharmonique de Monte-

Carlo, Philippe Jordan (direction)

Soudain, au sommet d'un grand *crescendo*, on vit surgir du fond de l'orchestre le ténor Andreas Schager chantant à pleine voix le nom d'Isolde : « *Isolde ! Mon aimée !* » Toute la salle vibra, retint son souffle. On avait rarement assisté à une aussi monumentale entrée de Tristan. Dévalant les marches de l'estrade, le chanteur rejoignit sur le devant de la scène Anja Kampe, l'interprète d'Isolde. Tous deux entamèrent alors leur mémorable duo d'amour.

On était en l'**Auditorium Rainier III de Monaco**, lors d'un concert organisé par l'Opéra de Monte-Carlo, donné par l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, placé sous la direction du chef suisse **Philippe Jordan**. Le programme comportait le deuxième acte de *Tristan und Isolde*. Mémorable concert ! Ce soir-là, on eut l'impression que les deux personnages de l'opéra n'étaient pas seuls à avoir bu le philtre et que le public aussi avait eu sa part de breuvage enchanté, tant il fut sous le charme…

Le concert avait commencé par une interprétation admirable de l'*Adagio* de la ***Dixième Symphonie*** de **Gustav Mahler.** Puis ce fut donc le deuxième acte de *Tristan*. L'essentiel de cet acte est constitué par le duo entre Tristan et Isolde lequel, durant trois quarts d'heure, est certainement le plus long duo d'amour de l'histoire de la musique. Les deux interprètes rivalisèrent de puissance vocale, se donnant à fond dans le romantisme exacerbé d'une musique qui est presque surhumaine. Ils ne restèrent pas tout le long dans le registre tonitruant.

Quand arriva le superbe passage « *Descends sur nous, nuit d'amour* » et que leurs deux voix s'unirent sur les notes du fameux « *accord de Tristan* », ils chantèrent avec une douceur qui aurait pu être celle d'un *Lied* de Schubert. Comme cela fut beau ! L'ensemble de la distribution fut admirable. Splendide roi Marke de **Georg Zeppenfeld** ! On aimerait un Roi Marke comme celui-ci à tous les festivals de Bayreuth ! Magnifique Brangäne d'**Ekaterina Gubanova** ! Cette mezzo associait l'intensité du chant wagnérien à une sorte de souplesse verdienne. Très bons les Melot et Kruwenal de **Neal Cooper** et **Przemyslav Baranek** ! Tous chantaient par coeur, à l'exception d'**Anja Kampe** qui était dressée devant son pupitre.

L'orchestre monégasque déployait des sonorités superbes, remuant les eaux profondes de la musique de **Richard Wagner,** mais sachant aussi en traduire la transparence et les scintillements. A spn pupitre, **Philippe Jordan** était aussi efficace dans l'emphase que dans le détail. L'un et l'autre sont importants chez Wagner. Il semblait pris par une magie qu'il avait lui-même créée. Cela rappelait l'histoire de cette admiratrice qui avait dit un jour à un grand chef : « *Maître, comme vous avez bien dirigé Tristan !* » Le chef lui répondit : « *Non, madame, c'est Tristan qui m'a conduit !* ». L'histoire pourrait être reprise ici…

CRITIQUE, opéra en concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 2 mars 2025. WAGNER : Tristan und Isolde. Andreas Schager, Anja Kampe, Georg Zeppenfeld, Ekaterina Gubanova… Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Philippe Jordan (direction).
Crédit photo © Marco Borelli

CRITIQUE, opérette. MARSEILLE, Théâtre de l’Odéon, le 23 février 2025. OFFENBACH : la Belle Hélène. L. Janot, M. Justine, J-C. Calon, M. Barrard… Bernard Pisani / Didier Benetti

Bonne nouvelle : l’opérette n’est pas morte ! Même si, en France, au cours des deux dernières décennies, des théâtres qui lui étaient consacrés ont fermé leurs portes, il en est un dernier qui résiste : l’Odéon à Marseille ! Vous partez du port où flottent les souvenirs de Pagnol, vous remontez la célèbre Canebière chantée par Vincent Scotto et, en haut, vous tombez sur une impressionnante file de gens dont la conversation est ensoleillée par l’accent marseillais. Que font là ces gens qui pourraient être pris pour un public d’un match de l’O.M. ? Il s’apprêtent à assister à une représentation de *La Belle Hélène* de Jacques Offenbach. Ils ont réservé leurs places des semaines à l’avance, se réjouissent déjà, savent qu’ils vont être heureux. Au pays de la

Bonne mère, l'Odéon est le lieu de la bonne humeur.

Cette *Belle Hélène* montée par **Bernard Pisani** est bien sûr à cent lieues des spectacles intello où l'on se prend la tête pour imaginer les intentions du metteur en scène. Ici, tout se situe au premier degré. Le but des acteurs, du metteur en scène, du directeur (en l'occurrence l'excellent **Maurice Xiberras**) est quelque chose de tout simple qui échappe à tant de pros du spectacle contemporain : le désir élémentaire de rendre le public heureux.

Il faut entendre les rires et les applaudissements dans la salle. Le public est de toutes les générations. On y voit beaucoup plus de jeunes qu'on ne pourrait imaginer. Certains – les plus âgés – fredonnent « *Dis moi Vénus, quel plaisir trouves-tu...* » D'autres rient aux bons mots du dialogue. Telle est la gaieté lyrique. Les artistes, sur scène, appartiennent au monde si particulier de l'opérette où l'on est à la fois chanteur et comédien.

Ce jour-là **Laurence Janot** se trouvait en tête d'affiche. Elle incarne la Belle Hélène aussi bien vocalement que physiquement, assumant la beauté et l'intimité de son personnage dans une belle scène de bain. Dans la troupe qui l'entoure, il est difficile de faire des distinctions : ce spectacle est le succès d'un groupe. On y trouve **Matthieu Justine**, **Marc Barrard**, **Philippe Ermelier**, **Carole Clin**, **Alfred Bironien**, **Frédéric Cornille**. Il en est pourtant un qui mérite une mention spéciale : **Jean-Claude Calon** : à… 83 ans, il ne fait pas rimer Ménélas avec hélas – Ménélas, vous savez… l'« *époux de la reine-pou de la reine* » ! L'orchestre, dirigé par **Didier Benetti**, était composé de musiciens de l'Opéra de Marseille.

Ce jour-là, se trouvait anonymement dans la salle une

spectatrice pas comme les autres, la descendante du compositeur, Tatiana Offenbach. Tous les spectacles Offenbach, en France, n'ont pas l'honneur de sa présence. A la fin, ceux qui étaient au courant de sa venue épièrent son verdict. Ravie ! Cette Belle Hélène l'avait séduite. Cela vaut tous les compliments…

_____

CRITIQUE, opérette. MARSEILLE, Théâtre de l'Odéon, le 23 février 2025. OFFENBACH : la Belle Hélène. L. Janot, M. Justine, J.C. Calon, M. Barrard… Bernard Pisani / Didier Benetti. Crédit photo © Christian Dresse

---

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 19 février 2025. WAGNER : l'Or du Rhin. C. Purves, W. Ablinger-Sperrhacke, P. Kalman, D.

Uzun… David Livermore / Gianluca Capuano

Parmi toutes les mises en scènes extravagantes de la *Tétralogie* qu'on a vues ces dernières années, voici celle de l'*Or du Rhin* de Davide Livermore qui est à l'affiche de l'Opéra de Monte-Carlo. On y voit rien moins qu'un *crash* d'avion – oui, un bon vieux Douglas bi-moteur des années trente qui s'engloutit dans le Rhin. La catastrophe survient alors qu'à l'orchestre se superposent les notes de l'arpège de *mi bémol* qui portent le sublime prélude de l'œuvre. Mise en scène moderne et musique sur instruments anciens vont se conjuguer pour nous donner un spectacle hors du commun, qui, doté d'une admirable distribution, s'avère totalement séduisant.

Au tout début – avant le prélude musical – on voit, sur l'écran, un enfant pliant en forme d'avion la feuille sur laquelle il avait commencé à écrire. Lancée dans l'espace, cette feuille devient l'avion qui, pris dans un orage, chute et s'abîme dans le fleuve. La carlingue déchirée restera tout au long du spectacle, non seulement au fond du Rhin mais aussi, curieusement, au milieu du *Walhalla* et de la forge d'Alberich. Cela ressemble aux épisodes d'un immense jeu vidéo. On retrouvera l'enfant *s*ur l'écran à plusieurs reprises mais aussi sur scène, aux côtés de Wotan. Quelles sont les symboliques de cet avion et de cet enfant ? On aura sans doute l'explication lors des épisodes suivants de la *Tétralogie* qu'a certainement l'intention de donner l'Opéra de Monte-Carlo au cours des saisons à venir. Les moyens techniques déployés sont

considérables. Les projections vidéo en 3D sont impressionnantes. Les effets lumineux sont saisissants, notamment au moment de la découverte de l'or. Dans ce grand jeu, les dieux apparaissent en habits de soirée, entourés de serveurs en tenue. Les géants, eux, ont des allures de boucs. Quant à l'évocation du dragon, elle s'accompagne sur l'écran d' images de villes bombardées et de défilés de troupes nazies.

Côté vocal, la distribution est superbe. Elle est dominée par l'Alberich robuste, vengeur, de **Peter Kalman**. Le Wotan de **Christopher Purves** a belle allure, s'imposant par sa noblesse plus que par sa puissance. **Wolfgang Ablinger-Sperrhacke** éclate dans son rôle de Loge. Il chante à un moment « *Un rêve se joue-t-il de moi ?* » C'est un peu ce qu'on se demande. Les deux basses robustes de **David Soar** et **Wilhelm Schwinghammer** donnent de la consistance aux géants Fasolt et Fafner. Les dieux des orages et du printemps, Donner et Froh, incarnés par **Kartal Karagedik** et **Omer Kobiljak**, ne sont pas en reste, de même que Mime chanté par **Michael Laurenz**. Côté féminin, Varduhi Abrahamyan, qui devait incarner Fricka, a été remplacée « à la suite d'un « incident » par **Deniz Uzun,** laquelle tient bien son rôle. La célèbre mezzo biélorusse **Ekaterina Semenchuk**, engagée pour les quelques minutes de son intervention d'Erda, déesse de la terre, y fait forte impression. « *Weia! Waga! Wagalaweia! Wallala, weiala weia !* » chantent les Filles du Rhin en jouant sur l'allitération des W : **Mélissa Petit**, **Kayleigh Decker** et **Alexandra Kadurina** sont ces Filles aux ravissantes tenues d'ondines dont le chant a belle allure.

L'orchestre est celui **des Musiciens du Prince-Monaco**. Cet ensemble qu'on a connu jusqu'alors pour ses interprétations baroques fait très belle impression ici sur des instruments de l'époque de Wagner. Leur chef **Gianluca Capuano** réalise là un travail admirable. Un indéniable souffle wagnérien passe sur ce spectacle. Autant en emporte Wotan !



CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 19 février 2025. WAGNER : l'Or du Rhin. C. Purves, W. Ablinger-Sperrhacke, P. Kalman, D. Uzun… David Livermore / Gianluca Capuano. Toutes les photos © Marco Borrelli

CRITIQUE, récital lyrique. MONACO, Salle Garnier, le 9 février 2025. CHAUSSON, HAHN, DUPARC, PUCCINI, KOSMA… Benjamin Bernheim (ténor) / Carrie-Ann Matheson (piano)

Un total régal, le récital de Benjamin Bernheim, à la Salle Garnier de Monte-Carlo ! Son concert restera l'un des joyaux de la saison monégasque. Cet artiste au timbre doré, à l'émission parfaite, à la justesse absolue, à la musicalité exemplaire, nous a transportés sur un petit nuage. Il est de ces artistes qui vous font naître le printemps en hiver. Ah si, usant sur sa notoriété, Benjamin Bernheim pouvait relancer la mode de la *Mélodie* française ! Il y a tant de bijoux à découvrir ou redécouvrir dans le répertoire de Fauré, Debussy, Duparc, Chausson ! D'autant qu'il en est un interprète idéal.

C'est en effet ce répertoire-là que **Benjamin Bernheim** nous a chanté et avec lequel il nous a enchantés. De Chausson, ce fut le *Poème de l'amour et de la mer*, dont la musique subtile, frémissante, enchanteresse s'achève par l'émouvant *Temps des lilas*. De Reynaldo Hahn, *L'Heure exquise* – dont le titre veut tout dire. De Duparc, *L'Invitation au voyage* sur le sublime poème de Baudelaire (« *Mon enfant, ma sœur / Songe à la*

douceur / D'aller là-bas vivre ensemble ! ») Mais il y eut aussi des chansons de Joseph Kosma (*Les Feuilles mortes*), de Charles Trénet (*Douce France*) ou de Jacques Brel (*Quand on n'a que l'amour*) que, par sa voix, Benjamin Bernheim hissa au rang de chef d'oeuvre. D'ailleurs, ce sont des chefs d'oeuvre !

Il fallait voir Bernheim, tout simple, enjoué, fringant, s'avançant sur le devant de la scène, s'adressant au public comme s'il chantait pour des amis, sans pupitre (Il ne prit un pupitre que pour une série de *mélodies* espagnoles de Mompou, Turina, Ginastera). Ah, il y eut encore quelques *Mélodies* de Puccini qui étaient de vrais airs d'opéra et une *Romance de Nadir* extrait des *Pêcheurs de perles* et un « *Pourquoi me réveiller* » tiré de *Werther* qu'on n'oubliera pas. Et, cerise sur le gâteau, le récital fut idéalement accompagné par la pianiste **Carrie-Ann Matheson**.

Un joyau de la saison monégasque, on vous dit !

CRITIQUE, récital lyrique. MONACO, Salle Garnier, le 9 février 2025. CHAUSSON, HAHN, DUPARC, PUCCINI, KOSMA… Benjamin Bernheim (ténor) / Carrie-Ann Matheson (piano). Crédit photo © Marco Borelli

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 28 janvier. MOZART : La Clémence de Titus. G. Sala, M. Galoyan, C Bartoli, M. Petit… Jetske Mijnssen / Gianluca Capuano

A la fin, Titus n'est pas du tout clément : il ne pardonne à personne… et se suicide ! A part le fait que la metteuse en scène néerlandaise Jetske Mijnssen n'a pas pris le temps de lire le titre de l'opéra pour arriver à une telle scène finale, la *Clémence de Titus* de W. A. Mozart donnée à l'Opéra de Monte-Carlo hier soir est une réussite. Car – et c'est le principal ! – la distribution vocale est superbe avec, au centre, Cecilia Bartoli, aussi brillante en cantatrice qu'en directrice de l'institution monégasque. Et, à la fin, c'est Mozart qui gagne !

La mise en scène, déjà vue à Copenhague et Hambourg, transpose l'histoire dans notre monde moderne : Titus et ses sénateurs sont en costard-cravate. Et c'est avec un *revolver* sorti de sa poche à la fin, que cet empereur romain en tenue de PDG. du CAC. 40 menace ceux qui l'ont trahi… et se tue. Le propos de la metteuse en scène est clair : faire un spectacle sur la folie intemporelle du pouvoir. Le pouvoir rend fou, on le sait depuis toujours. Il n'y a qu'à voir l'actualité internationale ! Pour être sûr qu'on comprenne son histoire, la metteuse en

scène écrit en grosses lettres sur le mur de l'unique décor les mots évoquant l'avancée de l'action : « *Delizia* », « *Tradimento* » et « *Clemenza* ». Cela ne rend pas la mise en scène davantage convaincante. Mais une chose est certaine : elle ne nuit pas à la musique. Et c'est bien là le principal…

Côté distribution, nous l'avons dit, c'est un régal. On trouve, au centre, **Cecilia Bartoli**. Elle est la musique-même, incarnant le rôle de Sesto, l'ami traître de Titus. Le public l'ovationne. On trouve également **Mane Galoyan** en Vitellia (femme avide de pouvoir), admirable dans l'aisance de ses vocalises et dans la couleur de son timbre. **Mélissa Petit**, qui est la régionale de l'étape (native de Saint-Raphaël !), est adorable en Servilia. Son duo « *Ah perdona al primo affetto* » avec Annio au premier acte est un régal mozartien. En Annio, justement, voici l'éblouissante **Anna Tetruashvilli**, vivante, frémissante, à la voix fruitée. Côté masculin, **Giovanni Sala** incarne un Titus triomphant, claironnant. A ses côtés, **Peter Kalman** est très bon en Publius. Tout cela est de niveau international.

Le **Choeur de l'Opéra de Monte-Carlo** mérite un énorme *bravo.* Il excelle comme toujours, mais là… il se surpasse ! Le style, l'élan, l'homogénéité : tout y est. L'orchestre est celui des **Musiciens du Prince-Monaco** dirigé par l'italien **Gianluca Capuano**. Il offre de bons phrasés, mais aussi des sonorités parfois épaisses qui, dans l'actuel Festival Mozart de Monaco, ne concurrencent ni l'élégance mozartienne de l'Orchestre de l'Opéra de Vienne entendu la semaine précédente dans *Don Giovanni* en ces mêmes lieux, ni celle d'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, entendu trois jours plus tôt, à l'Auditorium Rainier III, sous la direction de Ton Koopman…

Pour trois semaines, Monaco est devenu un Salzburg-sur-

Méditerranée !



CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 28 janvier. MOZART : La Clémence de Titus. G. Sala, M. Galoyan, C Bartoli, M. Petit… Jetske Mijnsen / Gianluca Capuano. Toutes les photos (c) Marco Borrelli

---

CRITIQUE, opéra. MONACO, Auditorium Rainier III, le 19 janvier 2015. MOZART : Don Giovanni. Davide Luciano, Antonio di Matteo, Maria Berengtsson, Edgardo Rocha, Tara Erraught, Peter Kellner… Orchestre du Wiener Staatsoper, Bertrand de Billy (direction)

Si tu ne vas pas à Vienne, Vienne viendra à toi ! C'est ainsi que l'Opéra de Vienne est venu donner *Don Giovanni* de Mozart à Monaco, dans une version « *mise en espace* ». Ce fut un régal : superbe orchestre, belle distribution et une « *mise en espace* » qui valait bien des mises en scène !

La « mise en espace » – que les néophytes ne doivent pas confondre avec les productions de la NASA ou de la fusée Ariane ! – est une formule intermédiaire entre la version de concert et la mise en scène. Elle a peut-être de beaux jours devant elle, quand on voit les incongruités que nous proposent certains metteurs en scène. La « mise en espace » de *Don Giovanni* donnée en **l'Auditorium Rainier III de Monaco** fut séduisante à tous points de vue. Les protagonistes évoluaient

en costumes, sans partition bien sûr, entrant et sortant à l'envi, tournant autour de l'orchestre, se cachant derrière les pupitres, virevoltant, cabriolant, jouant leurs personnages, s'interpellant les uns les autres. Ils avaient tous en tête les éléments de mise en scène de **Barrie Kosky** à l'Opéra de Vienne – et l'ont adaptée allègrement sur la scène monégasque.

Et quels protagonistes ! **Davide Luciano** en Don Juan, voix virile, triomphante, torse bombé, jeu percutant, un génial **Peter Kellne**r en Leporello, vivant, vibrant, coloré, étincelant comme un feu follet, un Commandeur de haute tenue en **Antonio Di Matteo**, un délicieux ténor mozartien en **Edgardo Rocha** (rôle d'Ottavio) et un très bon **Andrei Maksimov** en Masetto. Côté féminin, la Donna Anna de **Maria Bengstsson**, lyrique à souhait, fit forte impression, la Zerline d'**Andrea Carroll** fut adorable. l'Elvire de **Tara Erraught** communiqua à la salle le frisson de sa colère.

Le meilleur compliment que l'on puisse faire à l'**Orchestre de l'Opéra de Vienne** – la *Wiener Staatsoper* – est de dire qu'il fut « viennois ». Ce terme contient en lui-même toute l'idée d'élégance et de suavité qui qualifie sa manière de jouer. A Vienne, on parle de « *Gemütlichkeit* ». L'orchestre était dirigé par **Bertrand de Billy** – lequel faisait coup double à Monaco -, ayant superbement dirigé le dimanche précédent la *7ème Symphonie* de Bruckner à la tête du Philharmonique de Monte-Carlo. Le **Choeur de l'Opéra de Monte-Carlo** a excellemment participé au spectacle, prenant part lui aussi à la mise en espace.

Ce concert entrait dans le cadre d'un Festival Mozart à Monaco qui durera jusqu'à la mi-février. Le moins qu'on puisse dire

est que le festival a bien commencé !…

_____

CRITIQUE, opéra. MONACO, Auditorium Rainier III, le 19 janvier 2015. MOZART : Don Giovanni. Davide Luciano, Antonio di Matteo, Maria Berengtsson, Edgardo Rocha, Tara Erraught, Peter Kellner… Orchestre du Wiener Staatsoper, Bertrand de Billy (direction). Crédit photo © Marco Borrelli